

Jean-Christophe Aeschlimann

Jean-Christophe Aeschlimann rencontre Emmanuel Levinas pour la première fois en 1985 et publie en 1989 *Répondre d'autrui – Emmanuel Lévinas*, avec Emmanuel Levinas, Stéphane Mosès, Paul Ricœur, etc. et, en 1994, *Éthique et responsabilité – Paul Ricœur*, avec Paul Ricœur, Emmanuel Levinas, Jean Halperin, René Major, etc.; puis *Sils-Maria*, en collaboration avec le photographe Xavier Voirol, voyage dans la mémoire hantée du célèbre village de Haute-Engadine (1999); *Jean Halperin, Mémoire oblige*, qui réunit des textes d'une figure importante de la scène intellectuelle française de la seconde moitié du XX^e siècle, ami d'Elie Wiesel et Emmanuel Levinas (2006); *Ce présent qui revient – Entretiens I*, recueil d'entretiens avec des écrivains, historiens, essayistes et artistes d'Europe et d'Amérique du Nord (Claude Simon, Francis H. Crick, Yves Bonnefoy, Elie Wiesel, Jean-Luc Godard, Heiner Müller, Alexandre Adler, Marthe Robert, etc.) (2007); *L'Enfance des pôles*, chroniques sous le signe de Christophe Colomb, Laurel et Hardy, James Cook, tant d'autres, « grands explorateurs et héros de l'enfance », au confluent des événements les plus humbles ou les plus visibles (2011).

Éditorialiste et rédacteur en chef, Jean-Christophe Aeschlimann a travaillé au sein de plusieurs titres de la presse suisse et publié de nombreux éditoriaux, articles, reportages et entretiens. Né à Bienne, il a étudié l'histoire et la littérature à l'Université de Genève avant de s'établir à Zurich, puis à Bâle et dans le Valais, avec sa femme et ses deux filles.

Il travaille aujourd'hui dans la *Corporate Communication*, et écrit durant ses loisirs sur le hockey sur glace.

Jean-Christophe Aeschlimann

L'Océan des émotions

fragments



camPoche

Cet ouvrage a bénéficié
d'une aide à la publication
accordée par la CIIP
(Conférence intercantonale de l'Instruction publique
de la Suisse romande et du Tessin),
Groupe de travail intercantonal,
Livre et soutien au livre romand



CONFÉRENCE INTERCANTONALE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DE
LA SUISSE ROMANDE ET DU TESSIN

« L'Océan des émotions »,
trois cent quatre-vingt-huitième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
quatre-vingt-deuxième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration
de Janine Goumaz et de Betty Serman
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Couverture : Guillaume Le Testu, « La Côte orientale
de l'Amérique du Nord, la Floride et les Grandes Antilles »,
Le Havre, 1556. Manuscrit enluminé sur papier, 370 x 265 mm
Ministère de la Défense, service historique de l'armée
de terre, Vincennes. Image extraite de : *Atlas de Christophe
Colomb et des grandes découvertes*. Kenneth Nebenzahl.
Paris : Bordas, 1991
Photogravure : Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand
(ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-426-7

Tous droits réservés

© 2018 Bernard Campiche Éditeur

Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe

www.campiche.ch

À Den, Salomé, Noémie et Babou

À Jacqueline C., qui se souvient des heures bénies

*Ce sont les histoires
qui ont inventé les hommes,
pour ne pas tomber dans l'oubli.*

Proverbe persan

*Cet eldorado des temps modernes,
où, racontait-on aux petits enfants
d'Europe, les rues étaient pavées d'or,
et la Terre si vaste et généreuse que tout
le monde pouvait y trouver sa place.*

FRANZ KAFKA
(1883-1924)

PRÉFACE

L'ISLAMISME comme l'hitlérisme, dans leur prédication d'un Bien qui n'est que l'autre nom du mensonge et de la négation, inscrivent la violence et la destruction au cœur de projets où l'autre et l'histoire sont forcés, écrasés, niés, enfin liquidés.

Or, comme l'a écrit Emmanuel Levinas, la petite bonté, qui échappe à tous les systèmes et à toutes les morales collectives, n'a rien à voir avec la prédication ni avec le Bien. Les temps qui viennent seront-ils ceux de la fin des prédications ?

Difficile de l'imaginer, alors même que, poursuit Emmanuel Levinas, aujourd'hui, « c'est peut-être la fin des valeurs qui se fondent et se posent, et reposent et qui, stables et sûres, se contemplent et se possèdent. Et peut-être la paix – comme mode principal de penser, non pas la paix que l'on s'apprête à payer d'esclavage en s'obstinant à exister –, mais la paix qui est vie pour les autres et oubli de soi ; paix inquiète comme l'amour, c'est-à-dire une pensée accédant à l'unique dans chacun ; à l'unique d'autrui par-delà l'universalité où il est particulier. Accession qui n'est pas un retour à l'individu d'un genre. Sans que cette éthique ne vienne que pour orner comme

un luxe un réel assuré et acquis. Peut-être la paix est-elle le sens d'une culture et d'une vie de demain. Si demain il y a. »

Du monde ancien, qui est loin d'avoir entièrement disparu, au monde à venir, qui déjà a commencé, Emmanuel Levinas indique probablement l'une des ruptures, avec « la fin des valeurs qui se fondent et se posent, et reposent et qui, stables et sûres, se contemplent et se possèdent », de même que, sans doute, le 11-Septembre – « Un tremblement de temps », nous avait dit Elie Wiesel – et sa lumière messianique en marquent aussi l'un des passages.

Ceux qui ont lu Tchekhov savent bien que le monde ancien est généralement long à passer, pendant que celui qui vient n'est souvent même pas perçu, sinon comme une blancheur aveuglante.

*
* *

Ce petit livre s'inscrit dans la continuité de *L'Enfance des pôles*, qui était une scansion subjective du temps au travers de chroniques elles aussi minuscules, mêlant la grande et la petite histoire, dans l'inspiration de quelques figures telles James Cook, Christophe Colomb, Amundsen, Laurel et Hardy, Ivanhoé, « grands explorateurs et héros de l'enfance, qui ont découvert et interprété le monde, les mers, les continents. » Cela dans la conviction qu'écrire,

ainsi que l'a si bien dit Leo Strauss, c'est écrire entre les lignes.

Toujours en mêlant des sujets liés à la marche du monde ou issus des circonstances les plus humbles, cette suite couvre une période plus longue (1986-2017 pour l'essentiel), d'autres facettes elles aussi minuscules d'un cheminement, si c'en est un, qui obéissait, et obéit toujours, à l'appel de Christophe Colomb: « On ne va jamais aussi loin que lorsqu'on ne sait pas où l'on va. » Ces textes ont été publiés en éditoriaux dans des magazines grand public, ainsi que, pour quelques-uns, dans des quotidiens. Certains seulement sont inédits.

*
* *

Chemin faisant, pendant ces années, le sujet du temps a peu à peu émergé, sans que je l'aie consciemment choisi.

Un temps entre les lignes donc, et un avenir dont rien ne dit qu'on puisse en dire quelque chose car, au-delà de l'espoir d'un monde meilleur, à la fois globalisé et plus juste pour chacun (je crois qu'il viendra), cet avenir est (presque) impénétrable – à la fois muet et empli d'espérance.

« Il y a un aujourd'hui qui n'est qu'un pont vers demain, et il y a un autre aujourd'hui qui est un tremplin vers l'éternité », a écrit le philosophe Franz

Rosenzweig. «Tremplin vers l'éternité», projeté dans le cours et le cœur même de l'Histoire, ainsi que le 11-Septembre et le philosophe allemand Walter Benjamin arrivant en 1940 en Catalogne en donnent peut-être une idée. Quand l'avenir, au milieu des apocalypses, est devenu imprévisible, sur les crêtes d'un présent dont j'ai déjà parlé. Et où des contours de ce qu'à défaut de mieux j'appellerais, après d'autres, messianisme, ont peut-être émergé, par bribes éparses.

*
* *

Le style peut varier, quelques textes supposant même un vague intérêt pour ce qu'on appelle la littérature et ce qui s'ensuit (mais justement, là, tout le monde ne parle pas de la même chose), mais aussi peu académique, démonstratif ou corporatiste que possible (les corporatismes culturels ne valent pas mieux que les autres).

Disons pour me faire comprendre qu'ici la culture s'entendrait plutôt au sens où Paul Celan, le poète, disait : « Je ne vois pas de différence entre une poignée de main et un poème. » Il se trouve, si je peux le dire ainsi, que moi aussi je crois que c'est la même chose et que Paul Celan dit vrai, et que tout cela est lié à la relation à l'autre, ou à l'Autre, celle évoquée notamment par le philosophe Martin Buber dans *Je et Tu*, un livre extraordinaire et fondateur, où l'éthique n'a rien à voir avec ce qu'on entend

aujourd'hui généralement sous ce terme, mais beaucoup avec ce qu'en entendra, un peu après Martin Buber, Emmanuel Levinas. Je l'évoque dans le premier de ces textes dits littéraires et c'est même le plus ancien.

Et puis, entre ces deux temps (j'ai oublié de vous parler des textes les plus récents, mais ils sont juste là), des petits textes rédigés à l'intention d'un public très large et toujours dans l'esprit d'une écriture «entre les lignes» et d'événements du monde ou de l'âme. Kafka avait écrit cette phrase hors du commun, énigmatique, énigmatique comme la plupart de ses phrases d'ailleurs: «Loin, loin de toi se déroule l'histoire mondiale, l'histoire mondiale de ton âme.»

*

* *

Enfin, au milieu du livre ou à peu près, un chapitre consacré à l'Amérique du 11-Septembre telle que je l'ai vue, et qui revient sur ma perception des événements, quand j'ai vécu l'Amérique sous un jour beaucoup moins défavorable qu'elle ne le fut alors par beaucoup d'entre nous, en Suisse et en Europe.

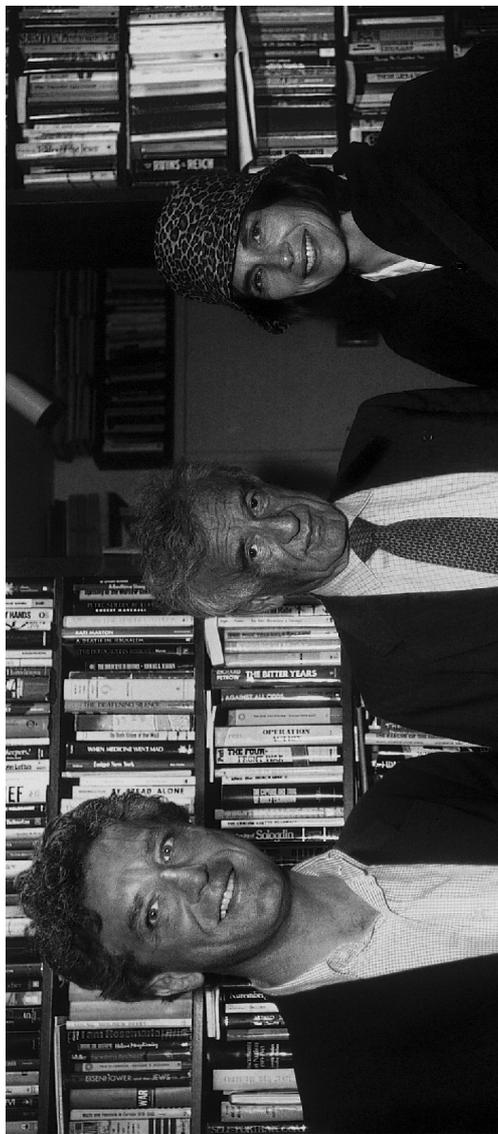
Des petits textes en rien politiques au sens où ils supposeraient une allégeance à tel parti plutôt qu'à tel autre ou à telle personnalité plutôt qu'à telle autre – je dois dire dans ce contexte que j'aime

vraiment beaucoup Franklin. D. Roosevelt – mais qui ont répondu à ce qui, avec le 11-Septembre, s’est soudain libéré et que j’ai vu comme un symptôme, on appelle cela l’antiaméricanisme. Mais, aussi global et riche ce terme soit-il, il ne dit pas tout de ce à quoi je fais allusion. Des liens soudain étaient apparus, jusqu’ici plus ou moins soustraits à la vue, surtout quand celle-ci était un peu insouciante, mais des liens qui cette fois ne se cachaient plus et couraient jusqu’aux années 1930.

En lien avec ce qui précède immédiatement, je finirai cette minuscule préface en me souvenant de ce que nous avait dit Elie Wiesel, à Den (c’est elle, sur la photo) et à moi, un jour d’avril 2003, à New York : « À la fin des années quatre-vingts, nous a dit Elie, j’étais allé devant la commission des Affaires étrangères du Sénat, une commission très puissante, et j’avais demandé, exigé même et expliqué pourquoi il fallait absolument arrêter M. Saddam Hussein et l’inculper pour crimes contre l’humanité, des crimes commis contre son propre peuple. Mais j’étais naïf », a dit Elie Wiesel, l’alliance avec l’Irak contre l’Iran ayant prévalu.

*
* *

L’avenir est (presque) impénétrable donc.



Jean-Christophe Aeschlimann, Elie Wiesel, Den Aeschlimann

New York, avril 2003

Photo © Charly Rappo

I
CE PRÉSENT QUI A COMMENCÉ

*C'est le souvenir qui porte le
secret de la rédemption.*

BAAL SHEM TOV
(1698-1760)

W. NE VIENDRA PAS À GENÈVE

ALORS LÀ, j'ai vraiment été déçu. Je me réjouissais tellement de ce jour, de cette soirée. Après tout ce temps, là enfin, j'allais échanger quelques mots avec lui. Je me réjouissais, oui, j'avais eu la chance d'être invité à cette soirée en cette bonne ville de Genève, où j'ai fait mes études et qui pour moi reste synonyme de liberté, de joyeuse et fertile confusion, de découverte parce qu'à Genève tout le monde est différent, l'esprit de Genève comme on dit parfois de manière un peu facile mais qui dans mon esprit, justement, veut dire surtout liberté et rencontre de gens qui sont d'un peu partout dans le monde.

S'agissant de W., je dois dire qu'au tout début, au moment de sa première élection, j'avais eu une hésitation, et lui avais préféré d'abord, pendant quelques heures, son rival G., sur la page web duquel je n'avais lu que d'excellentes choses, brillant élève, mari modèle, homme parfait, etc. Tellement de bonnes choses en fait que le lendemain, j'ai retourné ma veste. W., lui, avait été plutôt mauvais garçon, plus aimable et intéressant donc a priori que G., lequel avait construit son image sur l'absence à peu près absolue de faille, alors que W., lui, en avait des failles, la moindre n'étant pas d'être le fils de son père – plus jeune pilote américain pendant la guerre du Pacifique, président des États-Unis, ambassadeur en Chine et

directeur de la CIA, ce qui en effet fait quand même beaucoup quand on y réfléchit – et d’y avoir survécu.

J’ai bien réfléchi et je me suis dit qu’il ferait un bon président, compte tenu aussi d’autres considérations plus politiques dont je vous ferai grâce ici, mais qui je crois ne pèsent guère par rapport à cela. La détestation que W. éveilla d’entrée, alors que son élection n’était même pas encore entérinée, et qui continua de croître sans interruption jusqu’à la veille du 11-Septembre, me déplut d’entrée et au même rythme, et m’est demeurée mystérieuse jusqu’à aujourd’hui. Je la trouvais irrationnelle, absurde, mais déjà, croyais-je, révélatrice. Mais de quoi ?

Cette détestation, reprise et amplifiée par toutes sortes de gens qui d’habitude semblaient plutôt attacher de la valeur à porter beau, allait au-delà de l’opinion politique, par exemple de juger d’un républicain quand on est de sensibilité démocrate, ou d’un démocrate quand on est républicain. Elle volait de ses propres ailes, je la voyais dans nos vies quotidiennes comme dans les salons (ou ce qui en tient lieu). Un presque unanimité, seulement contredit par quelques éditorialistes au *Wall Street Journal* notamment, ou Alexandre Adler en France, qui s’étaient montrés bienveillants dès les débuts de la présidence mais ils étaient rares, et nous étions alors bien avant le 11-Septembre. Quant à moi, j’avais aussi écrit quelques petits textes plutôt favorables à W., dont je saluais dans les premiers pas la volonté d’ouverture vers la Chine et la Russie.

Et puis vint le 11-Septembre, une lumière d'apocalypse, blanche, aveuglante, messianique, qui tomba sur le monde et jusque dans le ciel et ces collines que nous traversâmes sur la petite route qui serpentait au-dessus de Cadaqués, en Catalogne, sans rien savoir et en pressentant la grande, l'immense déchirure. Là encore, mon esprit erra le temps de quelques heures, et j'eus la faiblesse de penser cette nuit-là que celles et ceux qui jusqu'ici avaient détesté W. aimeraient à nouveau l'Amérique.

C'est le contraire qui arriva, la détestation de W. eut tôt fait de se transformer en mauvaise humeur noire et haine aveugle. Si peu aveuglante, elle, toutefois, qu'elle laissait voir toutes sortes de liens qui renouaient avec des fantômes anciens et brutaux. D'aucuns se relancèrent ainsi sur la pente d'inclinations vichystes où se consumaient errances intellectuelles et lâchetés morales.

Au fil des mois, il apparut que, pour ces esprits, il fallait surtout laisser Saddam en paix. La boucle était bouclée, l'antisionisme était réapparu et à nouveau à l'ordre du jour.

La leçon avait été riche et passionnante, et je voyais refluer à la surface des discours et des emportements des traits communs aux corporatismes des années 1930, dont Roosevelt, l'Union soviétique et Churchill nous sauvèrent, mais à quel prix.

C'en était trop. N'y tenant plus, je filai à Paris, publiant le premier d'une série de longs entretiens avec l'historien français Alexandre Adler, puis, en avril 2003, à New York, pour écouter Elie Wiesel, lequel avait salué la volonté de renverser Saddam comme un devoir moral.

On pouvait préférer G. (dont W. avait dit qu'il est « homme qui aime les voitures électriques mais n'aime pas faire de l'électricité ») ou plus tard K. – lui aussi considéré comme ayant toutes les qualités et aucun défaut – à W., ou considérer que l'intervention en Irak n'était pas une bonne idée, ou que la personnalité de W. n'avait aucun intérêt, ou encore être opposé en tous points à l'ensemble de sa politique et de son état d'esprit, tout cela je le comprenais tout à fait, mais cela n'a rien à voir avec ce que je veux dire. Ma conviction, selon laquelle cette intervention, en 2003, aurait préservé le monde de catastrophes ultérieures, est une conviction, rien de plus et rien de moins. Mais je n'ai pas compris, à ce jour, pourquoi celles et ceux qui se prétendent à ce point attachés à la démocratie ne supportent pas la diversité des opinions et des convictions, on pourrait dire l'esprit de Genève en fait. La liberté ne serait-elle qu'à géométrie variable ? On n'est pas obligé de penser la même chose quand on est en couple non plus, et Laura Bush, elle, est d'ailleurs plutôt démocrate que républicaine.

*

* *

W. ne viendra pas à Genève. Quelques esprits faisant carrière de leurs leçons de morale et ne supportant pas qu'on puisse être d'un avis différent du leur l'en auront empêché. Que Celui en Haut nous garde de telles énormités, symptômes de haines de soi qui sont dangereuses quand elles prennent le monde et les autres pour cible. Je ne verrai donc pas W. à cette occasion, si tant est que, parmi la foule d'invités très importants de la soirée, j'aurais trouvé accès à sa personne, ne fût-ce que pour quelques secondes, mais je pense que c'eût été possible.

Toute cette histoire est aussi une leçon, en fait.

6 février 2011

JEAN HALPERIN, UN HOMME DE BIEN S'EN EST ALLÉ

JEAN HALPERIN, qui a ouvert tant de portes dans sa vie par l'intelligence, l'étude, l'humour et une forme de fraternité, vient de passer une autre porte. C'est un homme de bien qui, à Genève, s'est éteint. Un homme qui a traversé le siècle entre son naufrage, la Shoah, et l'une de ses espérances, Israël. Un homme extraordinaire aussi, kaléidoscopique, dépourvu du goût de l'éloge s'agissant de sa propre personne. Ami de toujours d'Elie Wiesel (il fut l'un des premiers à parler de *La Nuit*) et d'Emmanuel Levinas, avec lequel il aura beaucoup travaillé (notamment au sein des Colloques des intellectuels juifs de langue française), Jean Halperin fut également l'ami et le « second » de Gerhart M. Riegner (« l'homme du télégramme », qui le premier, en 1942, avertit Churchill et Roosevelt de l'imminence de la « solution finale »), avec lequel il œuvra notamment, de Genève, au dialogue avec les Églises chrétiennes. Homme de paix et de mesure, Jean Halperin aimait à répéter : « Nous n'avons pas à attendre que la volonté divine se manifeste. Il m'appartient de savoir être moi-même pleinement à la hauteur de ce que le Très-Haut attend de moi. »

Jean Halperin a puisé dans les textes de la tradition la force de la mémoire et l'espérance d'un monde meilleur, où le passé, le présent et l'avenir

toujours coexistent, se croisent et se nourrissent. Les textes qu'il a laissés, dans le courant de plus de cinquante années, sont universels (certains ayant été réunis en 2006 sous le titre de *Mémoire oblige*¹).

Petit rappel. Les parents de Jean Halperin quittent la Russie en 1918 et, avant de s'établir à Paris, séjournent quelque temps en Allemagne, à Wiesbaden, où naissent en 1921 leurs fils jumeaux Jean et Vladimir (Horace, le fils aîné, est né en 1916). C'est à Paris que Jean et ses frères font leurs études secondaires et supérieures. La famille quitte Paris en juin 1940 et Jean Halperin achève sa licence en droit et sa licence ès lettres en histoire à Lyon. La famille peut trouver accueil en Suisse en 1943 grâce à des visas d'entrée obtenus à Berne par une sœur de leur mère et son mari Paul Dreyfus-de Gunzburg, à Bâle. Jean Halperin termine ses études de doctorat ès lettres à l'Université de Zurich, avec une thèse sur *Les assurances en Suisse et dans le monde. Leur rôle dans l'évolution économique et sociale* (La Baconnière). Il est nommé privat-docent à l'Université de Zurich en 1947, avant d'être promu professeur. Il enseignera aussi à l'Université de Grenoble. Depuis 1958, il est membre, puis président (dès 1968), du Comité préparatoire des Colloques des intellectuels juifs de langue française. Simultanément, de 1948 à 1981, il est fonctionnaire aux Nations unies, à Genève, où il dirige les services linguistiques. À partir de 1981,

¹ HALPERIN, Jean. *Mémoire oblige*. Textes réunis par Jean-Christophe Aeschlimann. Vevey: Éditions de L'Aire, 2006.

il travaille aux côtés de Gerhart M. Riegner au dialogue interreligieux. De 1993 à 2000, il enseigne la pensée juive à l'Université de Fribourg, où il a pris la suite d'Emmanuel Levinas (« On ne succède pas à Emmanuel Levinas », disait-il). Sa mort, mardi 4 septembre à Genève, en lucidité, marque incontestablement la fin d'une époque.

7 septembre 2012

AMBRI-PIOTTA SOUS LA NEIGE, DANS LA NUIT

J'ÉTAIS PETIT, c'est mon grand-père, Joe l'Ancien, qui, alors que nous parlions d'un match de hockey à Ambri-Piotta, m'avait dit : « Il est toujours difficile de gagner à Ambri-Piotta. » Le genre de phrase qui vous marque et qu'on n'oublie pas, d'autant moins venant de la bouche de Joe l'Ancien. Joe l'Ancien m'avait parlé aussi de l'Australie, et l'effet avait été le même : une fascination immédiate et un amour pour ce pays, ce continent. Quand une grande personne parle avec intensité ou affection d'un pays, d'un lieu, d'une personne, que sais-je, la probabilité est grande que l'enfant éprouve à son tour ce transport et cette émotion, n'est-ce pas, quand bien même l'enfant ignorerait tout de ce pays, de ce lieu, de cette personne. À l'instant même de ce transport d'ailleurs, l'enfant connaît déjà le sujet sans même le savoir.

Je l'ai éprouvé aussi quand mon père m'a parlé de l'Amérique, de Scott et d'Amundsen, et je l'ai éprouvé quand ma mère m'a parlé de la Russie, des pays, continents, univers et figures d'emblée et pour toujours aimés.

Ambri-Piotta? Je voyais, dans les récits qui m'en étaient rapportés, un petit village dans la neige, une patinoire dans la nuit, une minuscule mais si intense lueur dans les grandes montagnes. Comme paraît-il il y faisait froid! Ambri-Piotta me

paraissait aussi lointaine (ou lointain, c'est masculin ou féminin, Ambri-Piotta?) que Sydney, aussi étrange qu'une île du Pacifique, aussi extraordinaire que New York.

À la télévision, on voyait de temps en temps des scènes de buts à Ambri, mais là ce n'était que la glace qu'on voyait, avec des joueurs qui se tapaient dessus et un type derrière la cage qui paraît-il allumait une lampe rouge chaque fois qu'il y avait du danger devant la cage de l'équipe adverse, pour faire croire à un but d'Ambri. J'avais bien ri en écoutant cette histoire et m'étais dit qu'en effet Ambri était vraiment hors du commun.

*
* *

Alors bien des années plus tard, quand je suis allé pour la première fois à Ambri avec Salomé et Noémie (on y est retournés plusieurs fois depuis), j'ai pensé à Joe l'Ancien, Grand-Papa bien-aimé, et à sa Saab blanche, dans laquelle nous allions faire des tours sous le soleil. J'avais le même sentiment que celui que j'éprouvais alors, celui de partir au bout du monde. Tout le monde n'a pas eu la chance d'aller à Ambri (on peut se rattraper), même si tout le monde ou presque passe sur la route du Gothard. Ou bien vous venez d'Ambri? Alors tout le monde ne peut pas en dire autant, oui.

Bien entendu, et compte tenu de ce qui précède, le voyage avec Salomé et Noémie à Ambri a été merveilleux. Il neigeait, on ne voyait pas grand-chose en marchant de l'hôtel vers la patinoire, mais on s'amusait bien. On avait décidé de voir d'abord Ambri puis Piotta et en effet on a visité ces petits villages tout en longueur, avec leurs vieilles maisons, quelques-unes même très jolies, et on s'est dit que ce devait être étonnant d'habiter là, même s'il n'y avait pas grand-monde dans la rue (en fait, il n'y avait personne, ou alors on ne voyait personne puisqu'il neigeait tellement).

Après, on est entrés dans un restaurant pas très loin de la gare, il y a comme ça à Ambri-Piotta quelques restaurants qui sont tout près les uns des autres. Dedans il y avait un monde fou et beaucoup de bruit. On entendait parler toutes les langues, l'italien, l'allemand, l'anglais, le français. Ce qu'il y a de bien dans ce genre de contexte, c'est que très vite tu fais connaissance de tas de gens. On a fini par s'asseoir, on a mis un temps fou à se faire servir, il faisait encore jour dehors mais comme il neigeait on ne voyait pas non plus grand-chose par les fenêtres.

Alors, quand on est sortis, il faisait déjà nuit, et là, sous la neige – quand il neige en fait on voit mieux dans la nuit – on a vu arriver des gens de partout, comme s'ils étaient tombés du ciel ou des montagnes, qui se dirigeaient vers la patinoire, des gens qui ressemblaient à des figurants de cinéma, comme des milliers d'acteurs dans un grand film.

C'était des gens qui venaient de la vallée et d'autres vallées, du bas du Tessin et du nord du Gothard – Ambri-Piotta est le club suisse qui a le plus de fans disséminés dans le pays, jusque et y compris à Londres et à Paris.

Ces gens descendaient et arrivaient en procession, c'était extraordinaire de les voir dans la neige et la nuit, marcher sans bruit dans un paysage de rêve, vers l'illumination de la patinoire, comme un livre enluminé justement qui éclairait la nuit et semblait se détacher du contexte qui l'entourait et l'élevait.

Avec Salomé et Noémie, dans la patinoire, c'était le rêve éveillé, avec l'effigie de Dale McCourt, le grand Indien, le petit peuple d'Ambri, les chants de La Montanara. Et Patrick Kane, l'un des meilleurs hockeyeurs de la planète, venu de Chicago et qui était là à patiner au milieu d'une montagne perdue et enneigée entre l'Amérique et la Russie, dans une patinoire en partie encore ouverte, une maison de conte de fées.

Si j'étais millionnaire, j'aimerais bien devenir champion suisse avec Ambri-Piotta, ça pour sûr.

23 décembre 2012

YOSHI, UN PETIT CHAT DANS LA NUIT

YOSHI, le chat de Noémie, Yoshi frère de Tiffany, qui est l'autre chat de Noémie, Yoshi est mort. Vers 18 heures, alors que la nuit était tombée, un voisin est venu nous dire qu'un chat était étendu sur le trottoir, et que c'était peut-être le nôtre. Alors on a couru, et on a vu Yoshi, immobile, couché, qui ne bougeait pas. Tiffany, à côté de lui, tournait en rond. On a pris Tiffany dans nos bras, puis Yoshi. Dans l'entrée, on s'est assis, on a tenu Yoshi, il nous regardait et on lui a parlé. Ses yeux semblaient nous dire quelque chose, mais on ne savait pas quoi. On l'a tenu dans un grand linge bleu, sans le perdre du regard, mais au bout de trois ou quatre minutes, soudain, le corps de Yoshi s'est relâché, sa tête a basculé en arrière et ses yeux, ses beaux yeux, étaient tout à coup vides.

Je me suis demandé s'il fallait qu'on l'emporte tout de suite à l'hôpital, j'ai cherché à toute vitesse des numéros d'appel sur le web de mon téléphone, j'ai composé des numéros mais il n'y avait que des répondeurs. Enfin, une dame a fini par nous répondre, et m'a dit, après que je lui avais expliqué la situation, qu'il était habituel qu'un chat renversé par une voiture se retrouve sur le trottoir, et qu'aucune blessure ne soit visible. Yoshi n'en avait pas, de blessure, en effet, du moins aucune qu'on pût voir. Mais Yoshi ne bougeait plus, ne respirait plus. Je vous laisse imaginer les pleurs, nos pleurs. Noémie

alors a dit une phrase qui m'a impressionné :
« Plutôt que de s'énerver dans tous les sens, pourquoi ne pas se dire que Yoshi vient de partir, là, à côté de nous, et être en pensée avec lui ? » Noémie a très bien parlé, là, beaucoup mieux que tout ce que j'aurais pu dire. Mais, bien entendu, personne n'a arrêté de pleurer pour autant, ni de s'énerver.

Alors voilà, il est maintenant 21 heures, Yoshi repose dans son linge bleu et un grand carton, lui qui aimait tellement mordiller les cartons. Il est sur la terrasse, tout seul, et je me dis que la mort, quand même, c'est quelque chose qui fait apparaître à un point inouï la solitude de l'être, de chaque être. Yoshi, qui avait un peu plus de dix mois, était arrivé chez nous avec Tiffany, sa sœur, à l'âge de deux mois. Il était noir comme sa sœur, et il était très beau et athlétique, sa fourrure était magnifique. En apprenant à le connaître, au fil des semaines, j'avais découvert que, au contraire de sa sœur, il était très prudent, calme. Alors que Tiffany saisissait toute occasion pour filer, découvrir le moindre interstice, Yoshi, lui, était plutôt philosophe. En fait, ces dernières semaines, je m'étais rendu compte qu'il était extrêmement sensible, un peu peureux, et détestait l'agitation. Yoshi, en fait, aimait qu'on lui parle doucement, affectueusement, il était moins rapide d'esprit que Tiffany et mettait plus de temps à ronronner.

Alors maintenant, alors qu'il est sur la terrasse, dans la nuit, je me dis que Yoshi nous laisse un

message, mais je ne saurais dire lequel, presque impénétrable. Celui, peut-être, de la douceur, ou de la patience. Sa réserve, son calme, son caractère, furent je crois uniques au monde, et c'est bien cette part d'unicité absolue, qui est le propre de chaque être sur la Terre, dont nous parle, dans le silence de la mort et de souvenirs merveilleux, Yoshi. Bonne nuit, Yoshi.

15 janvier 2014